

Mireille Poulain-Giorgi

FÉMINISTE
MON CUL

Pièce de théâtre en cinq actes + 1

Le résultat enfin de la suprême cour

Fut de condamner la Folie

À servir de guide à l'Amour

L'Amour et la Folie

Jean de La Fontaine – 1693

ACTE I

SCÈNE 1

Une jeune fille, 17 ans, piercings en rafale aux sourcils, T-shirt dévoilant ses bras entièrement tatoués. Elle est assise à la terrasse d'un café-brasserie, au soleil. Sur la table, son portable, son sac à dos, un livre, et une bouteille de limonade vide. Une femme, très élégante, la quarantaine, passe devant elle.

La fille : Madame ! Madame !... Vous n'auriez pas une cigarette, s'il vous plaît ?

La femme (*elle ouvre un sac de cuir*) : Tiens. Tu as de la chance, c'est la dernière.

La fille : Merci Madame. Vous n'auriez pas du feu aussi ?

La femme (*elle fouille à nouveau dans son sac et lui tend un briquet*) : Voilà.

La fille : Merci Madame. D'la balle votre briquet. (*Elle le lui rend, après avoir allumé une cigarette, longue et fine, au filtre nacré.*)

La femme (*avec un sourire*) : Un Dupont. Un cadeau de mon époux. Au revoir Mademoiselle. Bonne journée. (*Elle s'en va, lui faisant un signe de la main.*)

La fille : Hé... Madame... Madame... Vous ne voudriez pas boire un coup avec moi. Je vous paie une limonade.

La femme : Non... Excuse-moi, mais je suis très pressée ce matin.

La fille : Ah ! Évidemment, vous allez travailler...

La femme : Euh.... Non.

La fille : Alors, vous ne voulez pas boire un coup avec moi parce que je ne suis pas une bourge comme vous. Vous avez peur de péter la honte si on vous voit avec un débris de la société ?

La femme (*les yeux étonnés*) : Que me racontes-tu ? Pourquoi cette extrapolation ? J'ai le droit de ne pas avoir envie de passer un moment avec une inconnue, tout de même !

La fille : Alors... Je me présente : Zazie. Un mètre septante. 60 000 grammes. Je dois passer mon bac de français. Enfin, théoriquement... Parce que... Je m'en bats la race, du bahut. J'aime l'écart, l'écartelé, l'écarlate, la bouffe que fait ma mère et... mes potes. Je n'ai jamais eu 38° 2 le matin. Je n'ai jamais vu un mort. Quatre frères, cinq sœurs. Je ne médis jamais dans le dos, toujours des uppercuts en pleine face. Je connais la symbolique des tatouages maoris. Je déteste la politique, les bagnoles, les écrans, les supermarchés, les gros cons de mecs, le lycée,

les bonnes femmes, les réseaux sociaux, enfin, tout quoi. Je déteste tout. Je m'aime, c'est important, de s'aimer ! Le soir, dans mon lit, je me fais mon cinéma : je quitte ma banlieue pourrie, un peu de pognon me tombe du ciel... Juste ce qu'il faut. Pas trop. Je m'achète une petite bicoque. Je la vois au milieu de champs de fleurs, dans un coin au soleil. Avec mes potes, des bouquins, de la musique, des chats. Vous me connaissez maintenant. Vous pouvez venir boire un coup, tranquillos.

La femme (*levant les sourcils, stupéfaite*) : Tu n'es pas banale. Je connais pourtant les jeunes, mais... c'est la première fois que j'entends un tel C.V. D'accord. J'accepte ton invitation. Tant pis pour mon rendez-vous. C'est moi qui t'offre une boisson. Les bourges, comme tu dis, sont immensément riches. (*La femme s'assoit en face de la jeune fille, jette un œil sur la bouteille vide et appelle le serveur*) : Une limonade et un whisky, s'il vous plaît, Monsieur.

Zazie : Putain... Vous ne vous faites pas chier dès le matin... Vous avez des problèmes ?

La femme (*légèrement agacée*) : Je te pose des questions, moi ?

Zazie : Ne vous fâchez pas. C'était histoire de causer... Je m'en bats que vous ayez des problèmes ou pas... J'en ai assez des miens. Je ne fais pas dans le social.

La femme : Je suppose que tu sèches les cours...

Zazie : Ouais ! Je préfère cet endroit. Regardez le patron, il arrose ses pois de senteur, tous les matins, à la même heure. Pour rien au monde, je ne manquerai ce moment-là. Vous ne trouvez pas qu'il ressemble à Franck Sinatra ? Et le serveur ? On dirait Mr Hulot, avec son falzar trop court. Je me sirote ma limonade, en écoutant du Dalida, de l'Aznavor, du Brassens. Le pied, quoi ! Pendant que les connards de ma classe se tapent de la poésie. Vous avez déjà essayé, vous, les allitérations et les assonances, de huit à dix le lundi matin quand on a encore envie de dormir et que la prof vous prend la tête ? Moi, je ne peux pas... Alors, je viens ici.

La femme : Tu n'apprécies pas les cours de français ?

Zazie : Je n'ai pas dit ça. C'est ma matière préférée. Mais... pondre sur commande... Je ne peux pas. Et puis... Elle gueule tout le temps, la prof. Ce matin, j'aurais été en retard. J'aurais encore eu droit à ses remarques ironiques.... Alors, je préfère ne pas y aller. Elle va me coller un zéro, parce que je n'ai pas fait son devoir débile. Je m'en fais un chapelet en ce moment. Il m'en manque deux ou trois et puis je pourrai réciter un rosaire.... Ça me fait poiler tout ça. Pauvres profs !... Ils me font de la peine...

La femme : Tu t'absentes souvent ?

Zazie : Ça fait un mois que je ne mets plus les pieds au bahut. Je pars le matin avec mon sac. Je fais croire à ma mère que je vais à l'école et je me balade toute la journée. Je vais au cinéma, sur les quais, chez les bouquinistes. Le soir, quand je rentre, je raconte à ma mère deux ou trois conneries qu'elle gobe ou qu'elle fait semblant de gober. Et puis, le lendemain, je recommence.

La femme : Et ton père ? Il ne remarque rien non plus ?

Zazie : Lui ? Il s'en tape. Il ne sait même pas dans quel lycée je suis inscrite, ni quel diplôme je prépare. Tout ce qui l'intéresse, c'est trouver une assiette pleine midi et soir, une chemise repassée, aller au bistro et à la F.D.J.

La femme : F.D.J. ?

Zazie : La Française des Jeux. Il passe sa journée à gratter des cartons.

La femme : Tu n'as pas l'air de beaucoup aimer ton père ?

Zazie : Détrompez-vous... Je l'aime bien, même si tout ce qu'il a su faire, c'est dix gosses. Enfin, non... Il sait aussi faire autre chose. Il sait bien rouspéter, râler ferme après ma mère. T'aurais pas dû faire ça, du devrais faire ci, pourquoi tu ne m'as pas écouté, je te l'avais bien dit, t'es toujours aussi conne... J'essaie de le rééduquer en ce moment. Il y a du boulot. Quand mon meilleur pote sort de zonzon, je crois que je vais tailler la zone.

La femme : Tu as un ami en prison ?

Zazie : Ouais... Il se refait une santé, avec les V.I.P. Il côtoie du beau monde. La Santé ! Putain... Appeler une prison, La Santé ! Pourquoi pas Beauregard ? Le Relais des Seigneurs ? Ou Le Manoir des caïds ? Vous connaissez Oscar Wilde ?

La femme : Oui. Un écrivain irlandais, emprisonné pour homosexualité, à l'époque où c'était un délit, dans l'Angleterre bien-pensante.

Zazie : Mon pote m'a fait lire Oscar Wilde. J'ai appris par cœur quelques vers :

*Jamais de voix humaine qui s'approche
Pour dire une parole aimable ;
L'œil qui épie à travers le judas
Est sévère et impitoyable.
Tous nous oublions, nous nous sentons pourrir
Âme et corps, pourrir, misérables.*

La femme : C'est beau.

Zazie : Vous savez quoi ? J'ai l'impression qu'à l'école c'est pareil. Je me sens pourrir...

La femme : Tu n'as pas l'impression de dire n'importe quoi ? Comparer l'école à la prison... Je suis sûre que dans ton lycée, il y a des zones de détente, d'énormes

coussins pour la sieste, de la musique, que tu laisses 5, voire 10 euros tous les jours à la cafétéria, que tu ne sais même pas où est la salle de permanence, que les surveillants sont sympas, que vous vous tutoyez tous et qu'à la récréation, avec tes « potes », tu frises l'interdit et tout le monde ferme les yeux... « Pourrir... » c'est moisir, c'est se décomposer, c'est se putréfier... Toi, tu es costaude, belle, en pleine forme.

Zazie : Vous regardez trop de mauvaises séries à la télé ! Ma moisissure est invisible, mais un jour, elle me sortira des oreilles, de la bouche, elle me couvrira tous les pores de la peau. Je ne serai plus qu'un mycélium. On pourra faire de la pénicilline avec mon corps... Je le lègue à la science...

La femme : Beau discours. Tu as de l'imagination et de la faconde.

Zazie (*elle boit une gorgée de limonade et regarde droit dans les yeux la femme assise en face d'elle.*) : Vous avez tapé dans le mille. J'aurais aimé être avocate... Ma prof principale de quatrième avait laissé tomber sa sentence : tout juste bonne à aller en lycée professionnel. Et comme elle ne se trouvait pas assez conne, elle en a rajouté : Faut pas rêver ! Enfoirée, pauvre d'esprit, incapable d'imaginer que les mains ont une intelligence ! Tous des enfoirés, les profs... Heureusement que je ne l'ai pas écoutée. Une enfoirade, la vie !

La femme : Néologisme intéressant !... Tu as beaucoup de cordes à ton arc... Puisque tu aimes les mots, je vais t'en offrir pour ta méditation personnelle. Ils sont de Rainer Maria Rilke, un poète allemand : « Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas ; accusez-vous vous-même de n'être pas assez poète pour en appeler à vous les richesses. »

Zazie : Non. Sans déc... Montrez-moi les richesses de mon quotidien... Dans mon pote en prison, dans ma mère qu'on prend pour une serpillière, dans mon père qui picole ? Dans la vie merdique qu'on me promet si je suis tout bien gentille, tout bien douce, tout bien propre, tout bien polie, tout bien femme ? La richesse, c'est la thune, l'oseille, les biftons, le fric, le flouze, le pèze, la maille, MONEY. Tout ce que je déteste. Mais il m'en faut. Un peu. Avec du pognon, j'arrange ma vie, elle s'éclaircit. Vous ne pouvez pas comprendre, vous, avec vos babioles LVMH.... Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

La femme (*elle hésite, regarde le portable posé sur la table, près des verres maintenant vides*) : Tu permets que j'emprunte ton portable ? J'ai oublié le mien. Un petit coup de fil à passer.

Zazie : Ouais. Allez-y.

La femme (*elle prend le portable et compose un numéro*) : Allô ? Madame Blanchot ? Bonjour Madame Blanchot.

Ici, Madame Sylvestre. Pouvez-vous, je vous prie, prévenir Monsieur le Proviseur de mon absence aujourd'hui ? Je suis alitée. Une mauvaise grippe. J'espère que ça ira mieux demain. Dites à mes élèves de ne pas m'attendre... Au revoir Madame Blanchot. (*Elle pose le portable et appelle le garçon.*) Une limonade et un whisky, s'il vous plaît, Monsieur.

SCÈNE 2

Zazie (*elle regarde, ébahie, la femme en face d'elle*) : Vous êtes prof ? Ben ça alors... Vous n'en avez vraiment pas le look. Plutôt le genre hétaïre en goguette. Ouais. Ça sèche aussi, les profs. Ils se font chier, comme nous. Ils vous prennent la tête, vos élèves ?

La femme (*elle sourit, d'un petit sourire énigmatique.*) : On peut dire ça comme ça... Je ne les intéresse guère. Ils s'ennuient beaucoup à mes cours. Ils bâillent, soupirent... Un jour, il y en a même un qui s'est endormi et s'est mis à ronfler, pour le grand bonheur de tous les autres qui ont éclaté de rire... « Enfin, de l'ambiance ! » semblaient-ils me dire... Alors, ce matin, je n'ai pas eu le courage de les affronter. J'ai pris ma serviette bourrée de copies... Je n'ai rien dit à mon époux... J'avais l'intention d'aller faire un tour à la FNAC et puis, je serais allée à une exposition de peintures, Suzanne Valadon à Pompidou... Mais, le hasard en a décidé autrement. Tu étais là... Tu avais envie de fumer une cigarette...

Zazie : Et... vous séchez souvent ?

La femme : Ça m'arrive assez fréquemment...

Zazie : Qu'est-ce que vous racontez comme bobard à

vosre proviseur ? Vous ne pouvez pas toujours dire que vous êtes malade !...

La femme : Cela varie. Le petit dernier a une otite et je dois le garder... Une grippe intestinale... Le décès d'une arrière-grand-tante... Convenance personnelle... Le bus ne passe pas quand il y a de la neige... Les raisons d'absence peuvent être multiples... Il suffit d'un peu d'imagination et de culot...

Zazie : Mais... C'est dégueulasse ce que vous faites... Vous êtes payée à ne rien faire. Vous pensez à vos élèves ? Et le programme ? Quelles classes vous avez ?

La femme : Des secondes et... Des classes d'examen : Premières et terminales.

Zazie : Non... Vous me faites marcher...

La femme : Pas du tout. Je te dis la vérité.

Zazie : Je ne vous crois pas... Vous êtes prof de quoi ?

La femme : Lettres.

Zazie : Putain... Je ne vous crois pas. Prouvez-moi que vous êtes prof de français au lycée.

La femme : Prends une feuille de papier et un crayon.

Zazie (*elle hésite, jette un coup d'œil vers son sac à dos, regarde la femme en face d'elle et se décide soudain. Elle*

ouvre son sac, sort un classeur, en extirpe une feuille, choisit un crayon dans sa trousse.) : Voilà.

La femme : Si j'étais allée en cours ce matin, j'aurais terminé une séquence « poésie » avec mes élèves de seconde, d'une manière ludique. Nous aurions joué au jeu du cadavre exquis ou au jeu des questions/réponses surréalistes. Veux-tu que nous jouions ?

Zazie : Vous vous foutez de ma gueule ?

La femme : Pas du tout. Ce sont des exercices très amusants... Alors ? Que préfères-tu ? Cadavre exquis ou questions/réponses ? Ce sont les poètes surréalistes, à l'origine de cette forme d'écriture.

Zazie (*elle hésite puis... comme si elle se jetait à l'eau...*) : Questions/réponses.

La femme (*elle déchire la feuille de papier en deux, en donne la moitié à sa voisine et garde l'autre partie*) : Pose une question qui commence par « qu'est-ce que... ». N'importe laquelle. Celle qui te passe par la tête. Mais, il faut qu'elle soit sérieuse. Écris et ne me dis rien. Moi, pendant ce temps, j'inscris une réponse sans connaître ta question. Lorsque nous aurons terminé, nous lirons ce que nous avons noté.

La fille semble désespérée, tourne la tête à droite et à gauche, triture la feuille dans tous les sens ; visiblement, elle est mal

à l'aise. Elle finit par se calmer et réfléchit, le crayon dans la bouche. La femme sort un stylo d'un étui en cuir et se penche sur sa feuille de papier.

Zazie : J'ai terminé. Je vous montre ma question ?

La femme : Non, je n'ai pas besoin de la lire. Je t'écoute.

Zazie : Qu'est-ce qu'un professeur ?

La femme (*sans lire ce qu'elle a écrit*) : C'est un emprisonnement de l'esprit dans l'indifférence générale d'un monde qui court à sa perte.

Zazie : Je ne vous crois pas. Vous vous foutez vraiment de ma gueule. Montrez-moi votre papier.

La femme (*elle tend sa feuille de papier*) : Tiens. Lis. Tu verras que je ne te mens pas.

Zazie (*elle lit à mi-voix*) : C'est un emprisonnement de l'esprit dans l'indifférence générale d'un monde qui court à sa perte... (*haussant la voix*) C'est complètement ouf votre truc ! On peut recommencer ? Cette fois-ci, c'est vous qui posez une question. Moi, je trouve une réponse.

La femme : D'accord. Tu verras que ça fonctionne presque chaque fois. C'est normal. Nous sommes dans un certain état d'esprit. Il se révèle dans nos écrits. C'est une variante du jeu de rôle. Le subconscient est libéré du contrôle de la raison et l'imagination explose.

Cette fois-ci, la fille se jette sur sa feuille de papier pour écrire. La femme semble réfléchir.

Zazie : J'ai terminé. Posez votre question.

La femme : Qu'est-ce que la conscience ?

Zazie : C'est un baiser qui crache un poison mortel.

La femme (*elle prend son verre de whisky, en boit une petite gorgée délicatement, semblant prendre un plaisir évident. Elle regarde la fille. Leurs yeux pétillent de connivence.*)

Zazie : Ça ne prouve pas que vous êtes prof de lettres...

La femme (*elle ouvre son sac, en sort plusieurs paquets de copies corrigées et les jette devant la fille*).

Zazie (*pendant quelques secondes, elle n'ose toucher les copies... puis les prend l'une après l'autre et lit à haute voix les commentaires inscrits au stylo rouge, ne s'arrêtant que sur les mauvaises.*) : Insuffisant... Très moyen... Peut mieux faire avec davantage de travail... Très incorrect... Très insuffisant... Aucun travail... Bâclé... Putain... C'est nul ce que vous écrivez... Ils ont passé des heures sur votre travail à la con et vous, vous les bâchez comme une stone...

La femme : Permits-moi de douter de tes jugements.... Passer des heures sur des exercices !... Ce n'est pas à toi que je vais apprendre comment se déroulent les choses.

La plupart du temps, un seul élève travaille. Les autres recopient... dans le métro, au bistro, dans le couloir, en cours de maths... Cela ne sert à rien...

Zazie : Si ça ne sert à rien, vous n'avez qu'à pas donner de boulot à la maison. On part de la base à sept heures le matin, on revient le soir à six, sept heures... Et les 35 heures ? Combien vous faites d'heures, vous ?

La femme : Mais... Je ne compte pas. Ce week-end par exemple, je l'ai passé à corriger des copies... Faire des études, c'est se pencher sur ses livres... C'est inévitable. Au lycée, le professeur fait démarrer une course de fond... Il t'apprend la foulée, la respiration... Il t'apprend à doser ton effort, à accepter l'entraînement, la souffrance... Ensuite, ta course, tu la mènes seule. Personne ne peut courir pour toi. Si tu ne cours pas, tu ne toucheras jamais le but.

Zazie : Mais je n'en veux pas de votre but. Il est pourri... Vous êtes contente, vous, d'avoir touché le but ? Ne me faites pas rire... Vous vous faites chier... Vous me l'avez dit... Un métier de bouffon !... Vous n'êtes pas à fond, dedans !... Ça se voit !... Vous pétez n'imp'

La femme : Tu peux traduire ?

Zazie : Vous pétez les plombs. Vous disjonctez, quoi ! Ce n'est pas en prenant une cuite que ça va s'arranger. Moi

aussi, je suis dégoûtée de la vie... Je ne me défonce pas pour ça...

La femme : Tu ne te défonces pas, mais... Tu ne vas pas en classe depuis un mois... Tu n'auras jamais ton bac de français, à ce rythme.

Zazie : On a dit assez de conneries... Je vais les reprendre, moi, vos copies et je vais vous dicter ce que vous auriez dû leur écrire.

La femme (*elle appelle le garçon*) : Voulez-vous m'apporter un paquet de Marlboro, s'il vous plaît.